Denis Le Vraux

- Conférence Chantée -

14-18
chansons citoyennes et chants de bataille

Dossier 2 :

Textes des chansons

Association Ellébore, Angers
ellebore.org

Textes des chansons citées dans la Conférence Chantée

14-18, chansons citoyennes... ...et chants de bataille

La France attend !

Révolution

La grève des mères

C'est les journaux qui nous l'ont dit !

Si j'avais des ailes

La mitrailleuse

Quand Madelon

Vive le pinard

Si j'avais des ailes

Rosalie

Dans les tranchées de Lagny

Les éclopés

Les Poux

On les aura !

La Chanson de Craonne

Au Bois le Prêtre

Im Priesterwald ! Paroles : Ulbert Schou

Ceux du front

En lâchant l'barda

Les tourneuses d'obus

Non, non, plus de combats

La France attend !

Paroles de Pierre Gaillard.
Extrait du manuel de chant de Claude Auger, *les chants de l'enfance*, éditions Larousse, avant 1899.

Cité dans *Tu seras soldat, l'enfant et la guerre à l'école primaire* par Ana et Michel Sohier, Musée Rural de l'Education dans les Côtes d'Armor, 2008, p.63.

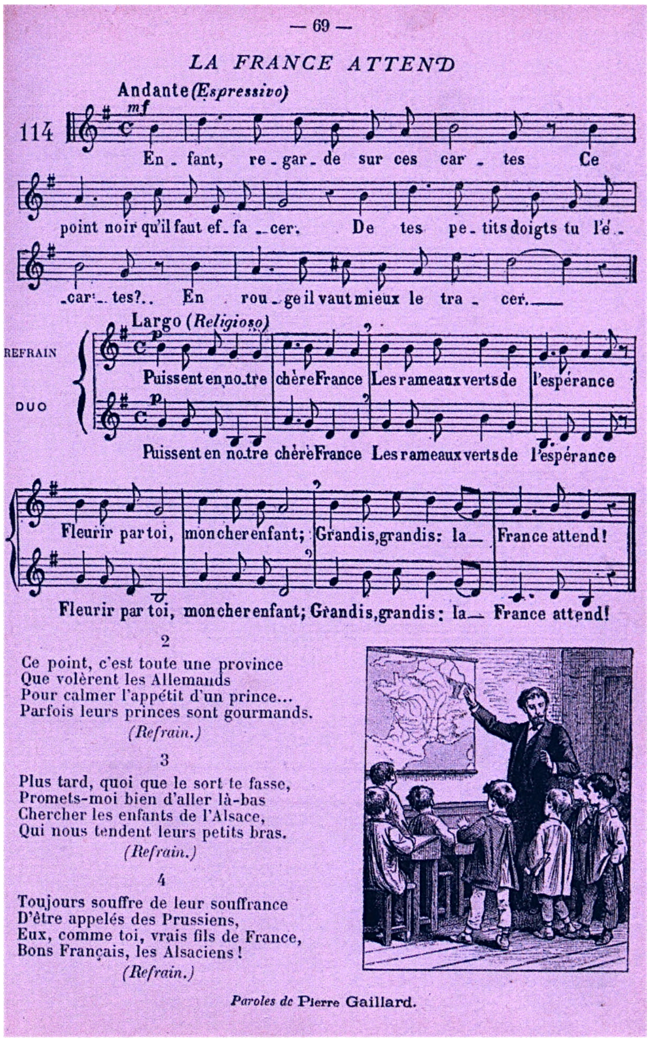
1
Enfant, regarde sur ces cartes
Ce point noir qu'il faut effacer
De tes petits doigts tu l'écartes
En rouge, il vaut mieux le tracer

Puissent en notre chère France
Les rameaux verts de l'espérance
Fleurir par toi, mon cher enfant
Grandis, grandis, la France attend !

2
Ce point, c'est toute une province
Que volèrent les Allemands
Pour calmer l'appétit d'un prince ...
Parfois leurs princes sont gourmands

3
Plus tard, quoi que le sort te fasse
Promets-moi bien d'aller là-bas
Chercher les enfants de 'Alsace.
Qui nous tendent leurs petits bras.

4
Toujours souffre de leur souffrance
D'être appelés des prussiens !
Eux, comme toi, vrais fils de France.
Bons Français, les Alsaciens !


— 69 —

LA FRANCE ATTEND

Andante (Espressivo)

114

En-fant, re-gar-de sur ces car-tes Ce point noir qu'il faut ef-fa-cer. De tes pe-tits doigts tu l'é-car-tes?.. En rou-ge il vaut mieux le tra-cer.

Largo (Religioso)

REFRAIN

DUO

Puissent en no-tre chère France Les rameaux verts de l'espérance Fleurir par toi, mon cher enfant; Grandis, grandis: la France attend!

2

Ce point, c'est toute une province
Que volèrent les Allemands
Pour calmer l'appétit d'un prince...
Parfois leurs princes sont gourmands.
(Refrain.)

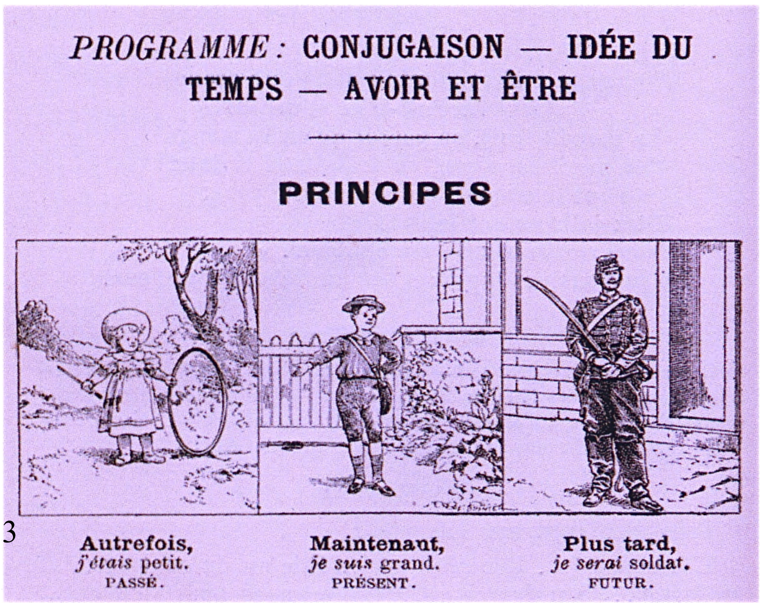
3

Plus tard, quoi que le sort te fasse,
Promets-moi bien d'aller là-bas
Chercher les enfants de l'Alsace,
Qui nous tendent leurs petits bras.
(Refrain.)

4

Toujours souffre de leur souffrance
D'être appelés des Prussiens,
Eux, comme toi, vrais fils de France,
Bons Français, les Alsaciens!
(Refrain.)

Paroles de Pierre Gaillard.



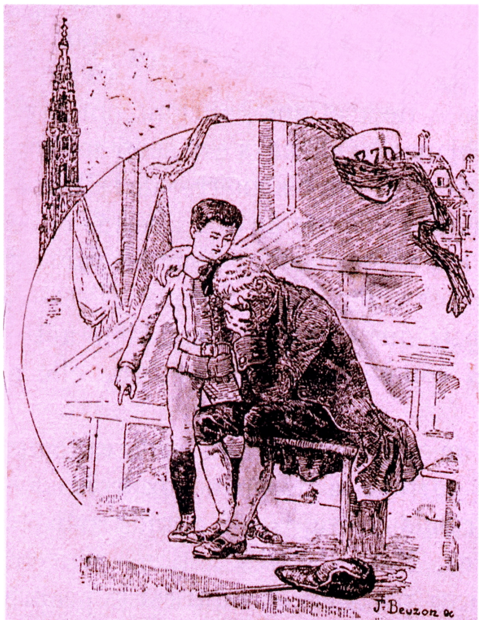


FIG. 299. — Sois tranquille, grand-père, aie confiance, c'est nous, les petits écoliers d'aujourd'hui, les soldats de demain, c'est nous qui reprendrons l'Alsace aux Prussiens.

Révolution

Paroles et musique de Robert Guérard 1910

Le chansonnier libertaire Robert Guérard était très populaire dans les milieux ouvriers où il animait des galas. Il est l'auteur de nombreuses chansons dont *Guerre à la guerre* (1912). Notice biographique sur : http://militants-anarchistes.info/spip.php?article2517
A écouter sur : https://www.youtube.com/watch?v=tJRtVCIZK6I

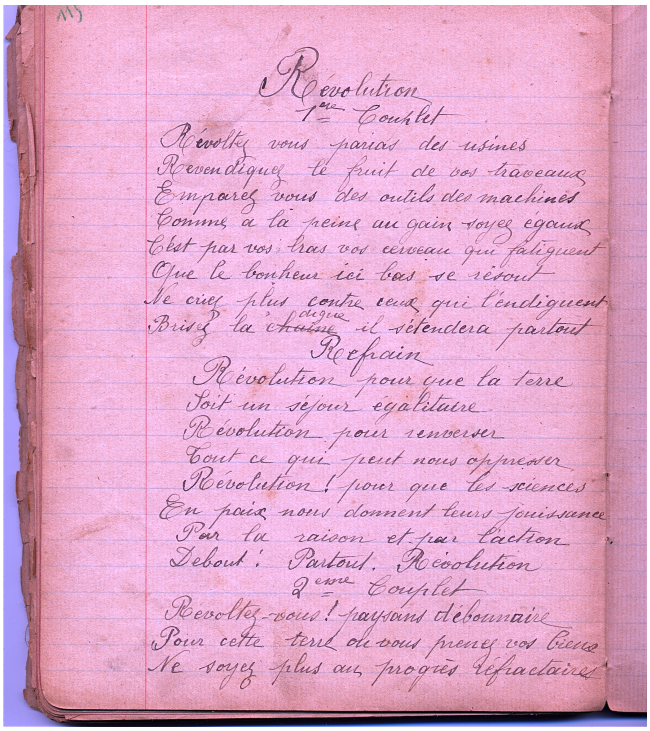
1 Révoltez-vous, parias des usines,
Revendiquez le fruit de vos travaux.
Emparez-vous des outils, des machines,
Comme à la peine, au gain soyons égaux.
C'est par vos bras, vos cerveaux qui fatiguent,
Que le bonheur ici-bas se résout.
Ne criez plus contre ceux qui l'endiguent,
Brisez la digue, il s'étendra partout.

Révolution ! Pour que la Terre
Soit un jour égalitaire.
Révolution pour renverser
Tout ce qui peut nous oppresser !
Révolution pour que les sciences
En paix nous donnent leurs jouissances.
Par la raison et par l'action,
Debout partout, Révolution !

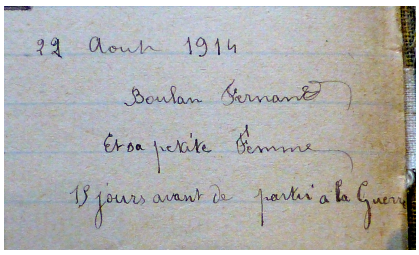
2 Révoltez-vous, paysans débonnaires,
Pour cette terre où vous prenez vos biens ;
Ne soyez plus au progrès réfractaires,
Pour vous, pour nous, soyez-en les gardiens.
Défrichez-la de ceux qui l'accaparent,
La terre doit n'être qu'aux travailleurs.
Que les sans-pain du monde s'en emparent
A nos efforts, unissez vos labeurs.

3 Révoltez-vous, les soldatesques masses,
Du chauvinisme abattez les champions,
Ne soyez plus la désunions des races
Où dans le sang, crouleront les nations.
Réfléchissez qu'en marchant dans les grèves
Vous combattez ceux qui marchent pour vous,
Ne soyez plus victimes de vos glaives,
La crosse en l'air ! Frères, venez à nous !

4 Révoltez-vous, les amantes, les mères,
Ne soyez plus de la chair à plaisir,
N'enfantez plus d'avortons mercenaires,
C'est de l'enfant que dépend l'avenir ;
L'homme n'est pas ici-bas votre maître,
Nul n'a le droit de s'imposer d'ailleurs ;
Libres soyez, mais surtout restez l'être
Qui sait aimer, qui nous rendra meilleurs.


Révolution
1er Couplet
Révolte vous parias des usines
Revendiquez le fruit de vos travaux
Emparez vous des outils des machines
Comme a la peine au gain soyez egaux
C'est par vos bras vos cerveaux qui fatiguent
Que le bonheur ici bas se résout
Ne criez plus contre ceux qui l'endiguent
Brisez la digue il s'étendra partout
Refrain
Révolution pour que la terre
Soit un séjour egalitaire
Révolution pour renverser
Tout ce qui peut nous oppresser
Révolution ! pour que les sciences
En paix nous donnent leurs jouissance
Par la raison et par l'action
Debout ! Partout. Révolution
2ème Couplet
Revoltez-vous ! paysans débonnaire
Pour cette terre ou vous prenez vos biens
Ne soyez plus au progrès réfractaires

Cahier de Chansons de Fernand Boulan, Trélazé, 22 août 1914. coll. Boulan/Le Vraux


22 Août 1914
Boulan Fernand
Et sa petite femme
18 jours avant de partir à la Guerre

5 Révoltez-vous, inconscients crédules,
Quittez la nuit où vous plongent les dieux,
Pour éviter leurs noires tentacules
A nos flambeaux, désabusez vos yeux.
La vérité doit vaincre le mensonge,
Dans son grand livre apprenez tour à tour ;
Quand vous saurez, votre néfaste songe
Disparaîtra, faisant place à l'amour.

6 Révoltez-vous, enfin tous ceux qui peinent,
Tous les volés, tous les déshérités,
Unissez-vous pour que les peuples prennent
Les droits, les biens qui leur sont contestés.
Si toujours grands les maîtres vous paraissent,
C'est qu'à genoux vous servez les tyrans,
C'est que la peur et l'erreur vous abaissent,
Relevez-vous et vous serez les plus grands !

La grève des mères

Paroles de Montehus, musique de Raoul Chantegrelet et Pierre Doubis.

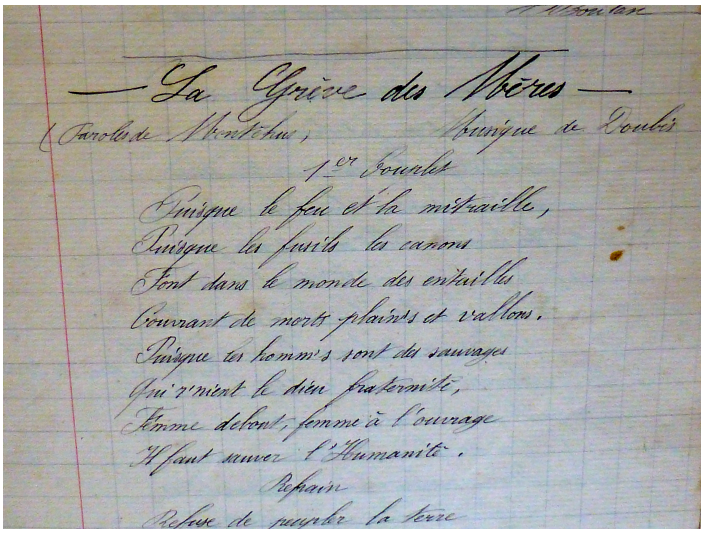
La chanson date de 1905 et fut censurée dès cette époque. Montehus est un chanteur anarchiste qui côtoya Lénine avant-guerre. Il se fit connaître par la chanson *Gloire au 17ème,* ce régiment qui refusa en 1907 de tirer sur les vignerons en colère. Il est aussi l'auteur de L*a butte rouge*, 1919. En 1914, il fait partie des « socialos » qui ont appelés la classe ouvrière à rejoindre l'union sacrée. Dans les années 30, il rejoindra la SFIO et le front populaire, avant, sous l'occupation d'être contraint de porter l'étoile jaune et de se voir privé des revenus de la SACEM. Un étonnant témoin de l'histoire, de la fin du 19e au milieu du 20e. D'après
http://www.www.dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net/paroles/butte_rouge_la.htm
article et extraits musicaux sur :
http://www.www.dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net/fiches_bio/montehus/montehus.htm

Puisque le feu et la mitraille,
Puisque les fusils, les canons,
Font dans le monde des entailles
Couvrant de morts les plaines et les vallons.
Puisque les hommes sont des sauvages
Qui renient le dieu Fraternité,
Femmes debout ! Femmes à l'ouvrage !
Il faut sauver l'Humanité !

Refuse de peupler la Terre !
Arrête la fécondité !
Déclare la grève des mères !
Aux bourreaux, crie ta volonté !
Défends ta chair,
Défends ton sang !
A bas la guerre
Et les tyrans !

Pour faire de ton fils un homme,
Tu as peiné pendant vingt ans,
Tandis que la gueuse en assomme
En vingt secondes, des régiments.
L'enfant qui fut ton espérance,
L'être qui fut nourri de ton sein,
Meurt dans d'horribles souffrances,
Te laissant vieille, souvent sans pain.

Est-ce que le ciel a des frontières ?
Ne couvre-t-il pas le monde entier ?
Pourquoi sur Terre des barrières ?
Pourquoi d'éternels crucifiés ?
Le meurtre n'est pas une victoire !
Qui sème la mort est un maudit !
Nous ne voulons plus, pour votre gloire,
Donner la chair de nos petits !


Cahier de Chansons d'Auguste Boulan, Trélazé, 1911 coll. Boulan/Le Vraux

C'est les journaux qui nous l'ont dit !

Parodie é*crite dans les tranchées de Tilloloy (Somme) fin 1915 - début 1916*
sur l'air du *Pendu de Saint Germain* de Maurice Mac-Nab, 1891
Recueillie en 2014, lors de la Grande Collecte par la Médiathèque Toussaint d'Angers.
air original à écouter sur http://xavier.hubaut.info/paillardes/anciens/mac-nab/pendu.htm

Faut pas croire que vous faîtes la guerre
Pour une misérable question
D'orgueil ou de changement de frontière
Encore moins affaire de pognon.
Non, si nous avons tous tant de peine
N'en doutez pas mes chers amis
C'est pour la liberté humaine.
C'est les journaux qui nous l'ont dit !

Depuis 13 mois on ne bouge pas de place,
Chacun reste sur ses positions.
Quand on bouge c'est comme la limace
On court comme le limaçon.
Les Boches sont sur notre territoire
Ils tiennent un bon bout du pays
Pourtant nous aurons la victoire.
C'est les journaux qui nous l'ont dit !

On sait que grâce à l'Angleterre
Les Austro-Boches ne reçoivent plus rien,
Qu'ils n'ont plus de pain, plus de pommes de terre
Et depuis longtemps qu'ils crèvent de faim.
C'est vrai qu'ils ont tous une bonne mine,
Gros comme des moines, ceux qu'on a pris.
Pourtant chez eux y a de la famine
C'est les journaux qui nous l'ont dit !

Vous verrez tous après la guerre
Les peuples heureux c'est bien certain.
Jamais on ne leur fera plus de misère.
Chacun pour tous, tous pour chacun,
Pour les vieux, les retraites ouvrières
Et pour les orphelins un abri.
Du pain pour les veuves et les mères.
C'est les journaux qui nous l'ont dit !
C'est les journaux qui nous l'ont dit !

Mais une chose sur laquelle ils se taisent,
Qu'ils feraient pas mal de raconter
C'est qu'à la fin cette vie nous pèse
Et que l'on voudrait bien s'en aller,
Qu'il faut cependant qu'on démarre,
Qu'il faut à tout prix en finir,
Qu'à la fin tout le monde en a marre
Ça les journaux nous l'ont pas dit !
Ça les journaux nous l'ont pas dit !

Si j'avais des ailes

Cahier de chansons manuscrit N°1 de Germaine Breton conservé aux Archives Départementales de la Mayenne - 1Mi 224. Musique de Frédéric TRÉMEL (1844-1902) sur une poésie de J. Georges.
Dominique Boulmer a étudié le contexte de cette chanson dans son article *Morale et bons sentiments* extrait des cahiers du spectacle *Chansons pour une ville en guerre*, Association Ellébore 2014.
http://www.ellebore.org/cahiers.html

Heureux oiseaux, gentilles hirondelles
Hôtes aimés qui chassent les hivers
Que je voudrais vous dérober des ailes
Et comme vous voltiger dans les airs

Si je volais, j'irais dans la bataille
Guetter d'en-haut mon fils au champ d'honneur
Je le suivrais partout dans la mitraille
Et je serais son ange protecteur
Le soir venu, contre le froid, la neige
Là, sur mon cœur, je le réchaufferais
En me voyant dans ce pieux manège
Dieu m'aiderait et je le sauverais

Si je volais, j'irais loin de la France
Aux prisonniers dire ces mots tout bas
Je viens à toi, fille de l'espérance
Ecoute-moi, je ne te trompe pas
Prends ces baisers que m'a donnés ta mère
Prends cet anneau que j'ai reçu pour toi
Tu reverras bientôt sous ta chaumière
L'ange d'amour qui t'a promis sa foi

Si je volais, j'irais, bonheur extrême
M'ébattre loin de la folle cité
J'irais chercher le pays où l'on aime
Et comme vous planer en liberté
Sous la charmille où s'effeuillent les roses
J'écouterais l'épanchement des cœurs
Dans les berceaux, je verrais bien des choses
J'y trouverais la réponse des fleurs

Si je volais, O France, O ma patrie
J'irais briser et ton joug et tes fers
J'écraserais tous ceux qui t'ont meurtrie
Et donnerais la paix à l'univers
De tout tyran, j'arracherais le glaive
Toujours levé contre ta liberté
Tu sortiras comme d'un mauvais rêve
Eblouissante et pleine de fierté.

La mitrailleuse

Retrouvée sur le cahier de Florent Courtin, rédigé pendant son service militaire à Poitiers en 1926. Sa famille habitait une zone comprise entre Durtal - La Flèche – Baugé. Coll. André Souday. La chanson date de 1917. On retrouve ces mêmes paroles sans indication d'auteurs sur le *Journal des Mobilisés du Lyon républicain* du 5 avril 1917 N° 63.
Le vrai titre semble être *la mitrailleuse expliquée*, paroles : Victor Nikola, musique : Brabant et Guérin.
http://data.bnf.fr/13972125/andre_cadou/#rdt510-13972125

La mitrailleuse
C'est une machine
De forme cylindro-conique
Nous allons passer l'examen
De cette curieuse mécanique.
Quand elle est prête à fonctionner
L'anneau d'avant on le recule
Par un moyen perfectionné
Qui, après chaque coup, ça fait bascule

Ce merveilleux petit objet
Soutient des combats de haute lutte
Paraît même qu'il peut sans arrêt
Tirer plusieurs coups par minute
Pour éviter son échauffement
De temps en temps, il faut que l'on l'mouille
Si ça marchait continuellement
Ça ferait éclater les douilles.

Enfin le levier d'armement
Quand on a cessé de combattre
Se rabaisse progressivement
Et sur deux billes vient se rabattre
Puis par un simple procédé
Qui automatiquement l'ramène
Le rouleau une fois débandé
Se replace tout seul dans sa gaine.

Les mitrailleurs sont empressés
D'montrer aux femmes ce vrai chef-d'œuvre
Leur engin est vite dressé
Pour en expliquer la manœuvre
Hélas ! il arrive que parfois
Le coup part et cause une blessure
Qui se prolonge pendant quelques mois
Par une énorme boursouflure.

Un bon mitrailleur doit toujours
Tirer tous ses coups en sourdine
Il s'imposera chaque jour
Le nettoyage de sa machine
S'il prévoit qu'le temps est mauvais
Il protégera sa culasse
Avec du bon tissu anglais
C'est c'qu'il y a d'plus efficace.

Quand Madelon

Paroles Louis Bousquet, musique : Camille Robert, 1913.

Créée par Bach en mars 1914, la chanson ne remporta alors aucun succès.
A écouter sur :
http://www.www.dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net/paroles/quand_madelon.htm

Pour le repos, le plaisir du militaire,
Il est là-bas à deux pas de la forêt
Une maison aux murs tout couverts de lierre
Au Tourlourou c'est le nom du cabaret
La servante est jeune et gentille,
Légère comme un papillon.
Comme son vin son œil pétille,
Nous l'appelons la Madelon
Nous en rêvons la nuit, nous y pensons le jour,
Ce n'est que Madelon mais pour nous c'est l'amour

Quand Madelon vient nous servir à boire
Sous la tonnelle on frôle son jupon
Et chacun lui raconte une histoire
Une histoire à sa façon
La Madelon pour nous n'est pas sévère
Quand on lui prend la taille ou le menton
Elle rit, c'est tout le mal qu'elle sait faire
Madelon, Madelon, Madelon !

Nous avons tous au pays une payse
Qui nous attend et que l'on épousera
Mais elle est loin, bien trop loin pour qu'on lui dise
Ce qu'on fera quand la classe rentrera
En comptant les jours on soupire
Et quand le temps nous semble long
Tout ce qu'on ne peut pas lui dire
On va le dire à Madelon
On l'embrasse dans les coins.
Elle dit : "Veux-tu finir..."
On s'figure que c'est l'autre, ça nous fait bien plaisir.

Un caporal en képi de fantaisie
S'en fut trouver Madelon un beau matin
Et, fou d'amour, lui dit qu'elle était jolie
Et qu'il venait pour lui demander sa main
La Madelon, pas bête, en somme,
Lui répondit en souriant :
"Et pourquoi prendrais-je un seul homme
Quand j'aime tout un régiment ?
Tes amis vont venir.
Tu n'auras pas ma main
J'en ai bien trop besoin pour leur verser du vin."

Vive le pinard

1916, paroles de Louis Bousquet, musique de Georges Piquet. Chanté par Bach. Avant la guerre, Louis Bousquet est aussi l'auteur de *Avec bidasse*, *La caissière du grand café* et *Quand Madelon*.
Voir la version de Michel Simon dans le film *Le vieil homme et l'enfant* de Claude Berri https://www.youtube.com/watch?v=iO-Xkkj7Va0

Sur les chemins de France et de Navarre
Le soldat chante en portant son bazar
Une chanson authentique et bizarre
Dont le refrain est "Vive le pinard !"

Le pinard c'est de la vinasse
Ça réchauffe là oùsque ça passe
Vas-y, Bidasse, remplis mon quart
Vive le pinard, vive le pinard !

Aimer sa sœur, sa tante, sa marraine
Jusqu'à la mort, aimer son étendard,
Aimer son frère, aimer son capitaine,
Ça n'empêche pas d'adorer le pinard

Fier inventeur de la pomme de terre
On a donné ton nom à des esquarres
Mais dis-nous donc alors, que faut-il faire
Pour honorer l'inventeur du pinard ?

Jeune marmot, bois le lait de ta mère
C'est ton devoir, mais songe que plus tard
Cette boisson te paraîtra z'amère,
Un vrai poilu ne boit que du pinard

Le vieux garçon, on s'éloigne à sa vue,
Le vieux laid'ron, on le met z'au rencard,
La vieille bouteille est toujours bienvenue,
Plus il est vieux, plus on aime le pinard

Cèpe des bois, nourriture bien digne
De parfumer le repas d'un Boyard,
Tu ne vaudras jamais le cep de la vigne,
Vu que c'est lui qui donne le pinard.

Dans le désert, on dit qu'le dromadaire
N'a jamais soif, mais c'est des racontars,
S'il ne boit pas, c'est qu'il n'a que d'l'eau claire,
Il boirait bien s'il avait du pinard

On tue les poux avec l'insecticide,
On tue les puces avecque du coaltar,
On tue les rats avecque des acides
Et le cafard en buvant du pinard

On tend l'jarret pour avoir de l'allure,
On tend des pièges pour prendre le renard,
On tend son arc pour avoir la main sûre,
Moi j'tends mon quart pour avoir du pinard

Si vous avez compris ma chansonnette
Je vous en prie, ne soyez pas flemmards,
Prouvez-moi-le en chantant z'à tue-tête
Le gai refrain de "Vive le pinard !"

Rosalie

Paroles : Théodore Botrel (1915) sur un air traditionnel
Botrel fut un des premiers chansonniers aux armées. Devant son zèle chansonnier, propagandiste pro-guerre, le ministre de la guerre, A. Millerand, n'hésita pas à lui délivrer un laisser-passer permanent pour parcourir les cantonnements, casernes, ambulances et hôpitaux afin d'entretenir le moral des combattants et des blessés. C'est dans la revue *La Bonne Chanson* (N°83) qu'on été publiés *Les Chants De Guerre* de Botrel, recueil qui contient Rosalie, Guillaume S'en Va-T'en Guerre, La Lettre Du Soldat , Le Petit Fusil De Bois...

Rosalie, c'est ton histoire
Que nous chantons à ta gloire
- Verse à boire ! -
Tout en vidant nos bidons
Buvons donc !

Rosalie est si jolie
Que les galants d' Rosalie
Sont au moins deux, trois millions

Rosalie est élégante
Sa robe-fourreau collante
La revêt jusqu'au quillon

Mais elle est irrésistible
Quand elle surgit, terrible,
Toute nue : baïonnette... on !

Sous le ciel léger de France
Du bon soleil d'Espérance
On dirait le gai rayon

Elle adore entrer en danse
Quand, pour donner la cadence
A préludé le canon

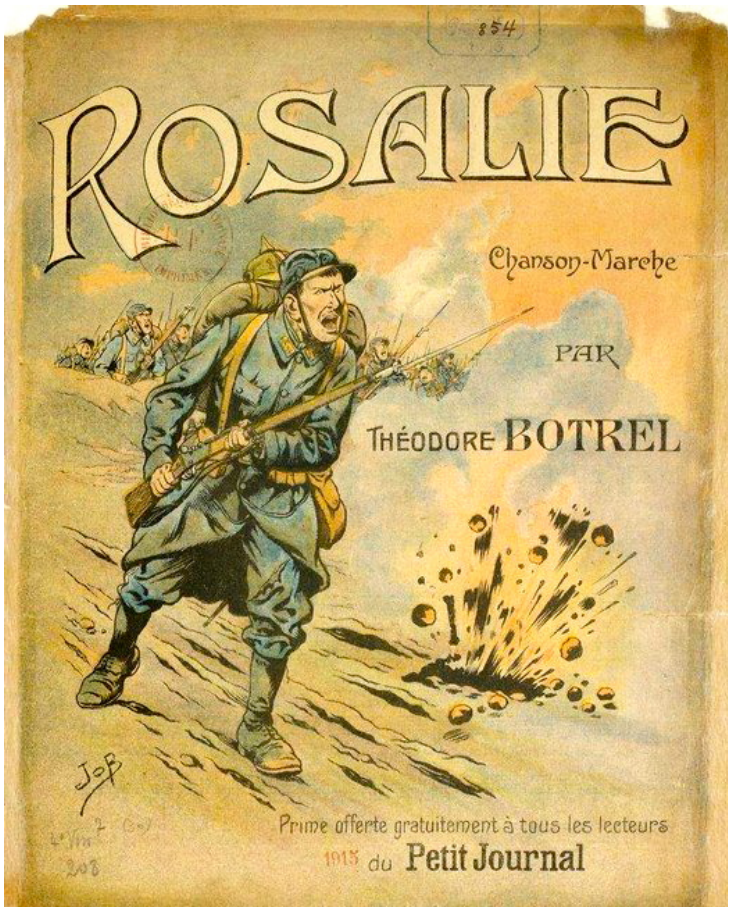
La polka dont elle se charge
S'exécute au pas de charge
Avec tambours et clairons

Au mitan de la bataille
Elle perce et pique et taille
Pare en tête et pointe à fond

Et faut voir la débandade
Des mecs de Lembourg et d' Bade
Des Bavarois, des Saxons

Rosalie les cloue en plaine
Ils l'ont eue, déjà, dans l'aine
Dans l' rein, bientôt, ils l'auront

Toute blanche, elle est partie
Mais, à la fin d' la partie,
Elle est couleur vermillon



Si vermeille et si rosée
Que nous l'avons baptisée
«Rosalie», à l'unisson

«Rosalie», sœur glorieuse
De Durandal et Joyeuse,
Soutiens notre bon renom

Sois sans peur et sans reproches
Et, du sang impur des Boches,
Abreuve encor nos sillons !

Nous avons soif de vengeance
Rosalie ! verse à la France,
De la Gloire à pleins bidons !

Dans les tranchées de Lagny

Date : 1915.
Paroles : anonyme sur la musique de *Sous les ponts de Paris,* musique de Jean Rodor, paroles de Vincent Scotto, 1913.
Chanson retrouvée par Claude Ribouillaud dans le cahier de chansons de Monsieur de Sérigny dans la Vienne. Sur le cahier, il est noté : « Cette chanson a été composée comme on était dans les tranchées de Lagny, par un soldat du 69ème. Je ne sais pas son nom, ni de quelle compagnie ». Cité par Marc Robine, Anthologie de la chanson française, la tradition, pp.320-323, Albin Michel, 1994.
Ecouter un extrait sur : http://www.histoiredefrance-chansons.com/index.php?param1=mil140.php.

En face d'une rivière Du côté de Lagny
Près des amas de pierres Qui restent de Lagny,
Dans la Tranchée des Peupliers" Vite on se défile en cachette
Braquant le fusil sur l'ennemi Prêt à presser sur la gâchette.

Aux bord de Lagny Lorsque descend la nuit
Dans les boyaux on s'défile en cachette, Car la mitraille nous fait baisser la tête.
Si parfois un obus Fait tomber un poilu
Près du cimetière on dérobe ses débris Aux abords de Lagny.

Le jour on se repose Après six jours de turbin,
C'qu'on fait, c'est la même chose On va s' laver un brin.
Aux abord de Metz, c'est ça qui est bath De regarder tous ces militaires
Se laver, se brosse, se frotter les pattes Aux effets de la bonne eau claire.

Au village de Lagny Lorsque descend la nuit,
Après la soupe, devant quelques bouteilles, Les Poitevins se comportent à merveille.
Allons, mon vieux cabot, Vite encore un kilo
Afin d'nous faire oublier les ennuis Des environs de Lagny.

V'la la soupe qui s'achève, On prépare son fourbi,
Car ce soir, c'est la relève, On va quitter Lagny.
Des provisions et son bidon, Voilà ce que jamais on n'oublie.
Au petit bois, je connais l'endroit Où l'on surveille sa patrie.

Aux environs de Lagny Lorsque descend la nuit,
Comme on ne peut se payer une chambrette, Le brave troupier se prépare une couchette
Dans un trou ténébreux Faisant des rêves affreux,
Il se relève pour veiller à l'ennemi, Aux environs de Lagny.

Connaissant bien leurs thèmes Marchant d'un pas hardi,
Les poilus de la cinquième (Au 69 Bibi)
S'en vont bon train, tous bons copains, Ensemble ils ne craignent pas les boches,
Si l'ennemi tue un ami, Ils l'emportent loin de ces rosses.

Aux environs de Lagny Lorsque descend la nuit
Le brave troupier est couché sur la terre Dans son sommeil il oublie la misère
Si la paix venait sous peu Comme nous serions heureux,
Plus de massacre, nous reverrions nos pays Qui sont loin de Lagny.

Les éclopés

Chanson publiée dans le recueil *Les Chansons de la guerre* paru en 1916 à la librairie militaire Berger-Levrault. Les paroles sont d'un certain N. M., de l'ambulance de Frévin-Capelle (Pas-de-Calais). Le « timbre » est celui de *A saint-Lazare*, chanson d'Aristide Bruant de 1887.
Air et paroles originales sur :
http://www.www.dutempsdescerisesauxfeuillesmortes.net/paroles/a_saint_lazare.htm

Les éclopés vont se traînant
A l'ambulance.
Ils sont encore en clopinant
Pleins de vaillance.

Les gens qui luttaient, autrefois,
Le ventre vide,
N'avaient pas au coin des grands bois
L'air plus sordide.

Leurs vieux fusils sont tout rouillés,
Quelle souffrance !
Ils semblent de vieux chiens mouillés
Gardant la France.

Ils se coucheraient n'importe où,
Sur la grand'route.
Ils ont travaillé pour un sou
Sans aucun doute.

Clopin-clopant, toussant, crachant,
Souvent en panne,
Ils vont, s'appuyant en marchant
Sur une canne.

L'ambulance est chez le bon Dieu,
Dans une église.
Prenez courage, pauvres vieux,
La nappe est mise.

Fernand Boulan (1er rang, veste noire) en 1916. Blessé au Fort de Vaux, près de Verdun, il est soigné à Grenoble.
Coll. Le Vraux/Boulan

Les Poux

Extrait des lettres du mayennais Albert Filoche, 29 avril 1915
« Comme vous le voyez, l'on ne s'en fait pas à la 9e compagnie du 124e !... Mais ma haute compétence en musique ne peut cependant satisfaire pour l'accompagnement de piano que j'aurais bien voulu t'envoyer. Pardonne mon manque de... savoir. »

Si je gratte, si je gratte tout le temps
C'est pour la patrie, ah, c'est pour la France
J'gratte, j'gratte, j'gratte
Je gratte tout le temps
Je suis le gratteur épatant

Le soir au clair de lune
Nu comme un ver luisant
Qui donc le poilu importune ?
Ce sont ses poux charmants

Charron, Nourry, Langlais,
Et Filoche en passaient
A c't'ami Pierre Besnier
C'est l'cabot d'la chambrée

Un pou même s'envola
Sur le p'tit Puypalat
Et dans le coup Pragoust
En fit un bon ragoût

Albert Ravé d'Oisseau
S'en met dans le boyau
Il est bon vot' Fristi
Ca vaut l'macaroni

De gauche à droite : **Albert Filoche**, François Rouzière, Camille Fournier et leurs camarades du 124e RI, 22 juin 1915. Archives de la Mayenne, CN 37

On les aura !

Anonyme, 1917.
La lettre saisie par la Commission du contrôle postal ne mentionne pas sur quel air est chantée la chanson, on peut donc supposer que l'air est connu et qu'elle a été composée « sur l'air de... ». Une chanson patriotique de 1916, *Verdun, on ne passe pas* composée par Eugène Joullot et Jack Cazol sur une musique de René Mercier, possède la même coupe pour le couplet. Le refrain s'adapte aussi si on le bisse. Ce chant patriotique qui connut un grand succès à l'époque pourrait donc avoir été détourné. La nouvelle version antimilitariste a dû en choquer plus d'un par son caractère sacrilège et pratiquement blasphématoire quant au message véhiculé ce qui peut expliquer la réaction de la censure. Chanson notée sans musique sur le site
http://crid1418.org/espace_pedagogique/documents/chanson_1917.html

Dans toutes les villes, dans toutes les campagnes
Vous entendez crier des mots partout
Oui, il nous faut anéantir l'Allemagne
On les aura, faut aller jusqu'au bout
Oui, mais ceux-là ne sont pas à la guerre
Ils sont chez eux à l'abri du canon
Ils sont bien loin, loin des balles meurtrières
Y a pas d'erreur, ils ne vont pas sur le front

On les aura, vous pouvez être tranquille
Dans les bistrots et dans les cinémas
Au coin du feu en tapant la manille
Le civil tient bon on les aura

On les aura la victoire est certaine
Car nos poilus ne se battent pas pour la peau
On reprendra l'Alsace et la Lorraine
Albert Thomas l'a crié assez haut
Plus de socialistes, plus de révolutionnaires
Plus d'anarchos, patriotes avant tout
Des munitions pour continuer la guerre
Pour la Patrie faut aller jusqu'au bout

On les aura cela vous pouvez le croire
Car c'est Hervé et Briand qui l'ont dit
Cela est sûr on aura la victoire
Car leurs amis sont à l'abri

On les aura c'est devenu populaire
Pour les civils et pour les embusqués
C'est pour cela qu'on leur donne la croix de guerre
Car les poilus ne veulent plus la porter
Mais pourtant c'est la classe ouvrière
Qui se fait tuer oui sans savoir pourquoi
Pour un drapeau, une loque, quelle chimère
Les patriotes allez-y c'est votre droit

Mais nous les gars crions à bas la guerre
Sachez le bien c'est le cri le plus beau
Plus de canons ni fusils ni frontières
A bas la guerre et ses bourreaux

Ecoutez tous, vous les jusqu'auboutistes
Pour les avoir je vous montre le chemin
Prendre un fusil c'est logique c'est simple
Et vous irez sûrement jusqu'à Berlin
Près du canon près des balles meurtrières
C'est votre place, il faut vous dépêcher
Car les poilus eux ne veulent plus la guerre
C'est votre devoir d'aller les remplacer

Dans les tranchées cela est bien facile
Par les poilus vous serez approuvés
Engagez vous ce n'est pas difficile
Alors peut-être, peut-être vous les aurez

La Chanson de Craonne

Paroles anonymes, 1917

Se chante sur l'air de, *Bonsoir m'amour,* paroles de René Le Peltier, musique de Charles Sablon, 1911. Une étude sur cette chanson et ses différentes versions est consultable sur le site du CRID1418 http://crid1418.org/espace_pedagogique/documents/ch_craonne.htm.
Un chapitre de l'ouvrage d'André Loez, *14-18. Les refus de la guerre : Une histoire des mutins*, folio histoire, 2010, est consacré aux chansons de révolte de 1917.

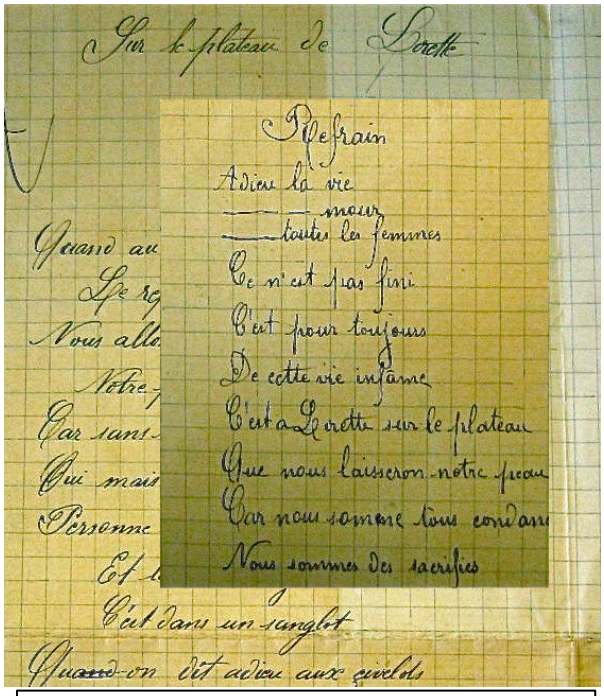
Quand au bout d'huit jours, le repos terminé,
On va reprendre les tranchées,
Notre place est si utile
Que sans nous on prend la pile.
Mais c'est bien fini, on en a assez,
Personn' ne veut plus marcher,
Et le coeur bien gros, comm' dans un sanglot
On dit adieu aux civelots.
Mème sans tambour, mème sans trompette,
On s'en va là haut en baissant la tète…

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes.
C'est bien fini, c'est pour toujours,
De cette guerre infâme.
C'est à Craonne, sur le plateau,
Qu'on doit laisser sa peau
Car nous sommes tous condamnés,
C'est nous les sacrifiés !

Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance,
Pourtant on a l'espérance
Que ce soir viendra la r'lève
Que nous attendons sans trêve.
Soudain, dans la nuit et dans le silence,
On voit quelqu'un qui s'avance,
C'est un officier de chasseurs à pied,
Qui vient pour nous remplacer.
Doucement dans l'ombre, sous la pluie qui tombe,
Les petits chasseurs vont chercher leurs tombes

C'est malheureux d'voir sur les grands boul'vards
Tous ces gros qui font leur foire ;
Si pour eux la vie est rose,
Pour nous c'est pas la mèm' chose.
Au lieu de s'cacher, tous ces embusqués,
F'raient mieux d'monter aux tranchées
Pour défendr' leurs biens, car nous n'avons rien,
Nous autr's, les pauvr's purotins.
Tous les camarades sont enterrés là,
Pour défendr' les biens de ces messieurs-là.

Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les troufions
Vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,
De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez faire la guerre
Payez-la de vot' peau



Extrait d'une version de 1916 à Verdun

Quand on est au créneau
Ce n'est pas un fricot,
D'être à quatre mètres des Pruscos.
En ce moment la pluie fait rage,
Si l'on se montre c'est un carnage.
Tous nos officiers sont dans leurs abris
En train de faire des chichis,
Et ils s'en foutent pas mal si en avant d'eux
Il y a de pauvres malheureux.
Tous ces messieurs-là encaissent le pognon
Et nous pauvres troufions
Nous n'avons que cinq ronds.

Adieu la vie, adieu l'amour,
Adieu toutes les femmes
C'est pas fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme
C'est à Verdun, au fort de Vaux
Qu'on a risqué sa peau
Nous étions tous condamnés
Nous étions sacrifiés

Au Bois le Prêtre

Paroles de Lucien Boyer, 1916, sur l'air de Au Bois de Boulogne d'Aristide Bruant, 1890.
Partition avec l'air au piano sur : http://www.histoiredefrance-chansons.com/index.php?param1=mil366.php.

Je vais chanter le bois fameux,
Où, chaque soir, dans l'air brumeux,
Rode le Boche venimeux
A l'œil de traître :
Où nos poilu au cœur altier
Contre ce bandit de métier,
Se sont battus sans lâcher pied :
Le Bois- le-Prêtre !

On est terré comme un renard,
On est tiré comme un canard,
Si l'on sort, gare au traquenard
Où l'on s'empêtre .....
Dès que l'on quitte son bourbier
On reçoit un lingot d'acier,
Car l'on est chasseur et gibier
Au Bois- le-Prêtre !

Tous les arbres y sont hachés,
Et des Bavarois desséchés,
Là-haut, sont encore accrochés
Sur un vieux hêtre.
Ils y sont pour longtemps, dit-on,
Car, même le vautour glouton
Vous a le dégoût du Teuton,
Au Bois- le-Prêtre !

Là-bas, le fauve, c'est le pou.
Ce que l'on se gratte, c'est fou!...
D'abord , on lutte avec la pou_
Dre de pyrèthre.
Puis aux "totos" on s'aguerrit,
Et l'on conclut avec esprit:
Plus on a de poux, plus on rit,
Au Bois- le-Prêtre !

On est sale ,on est dégoutant,
On a tout de l'orang-outang,
On rit de ressembler pourtant
A cet ancêtre !
Dans la boue on vit et l'on dort,
Oui, mais se plaindre, on aurait tort:
La boue ! Elle a des reflets d'or
Au Bois- le-Prêtre !

Si, du canon bravant l'écho,
Le soleil y risque un bécot,
On peut voir le coquelicot
Partout renaître ....
Car, dans un geste de semeur,
Dieu, pour chaque Poilu qui meurt,
Jette des légions d'honneur
Au Bois- le-Prêtre !

Après la guerre nous irons
Et nous nous agenouillerons,
Sur chaque croix nous écrirons
En grosses lettres :
"Ci-git un gars plein d'avenir,
Qui sans un mot, sans un soupir,
Pour la France est tombé martyr
Au Bois- le-Prêtre !

Im Priesterwald ! Paroles : Ulbert Schou

Chanson citée dans http://jmpicquart.pagesperso-orange.fr/aublp.htm#Dans%20les%20tranch%E9e

Durch den Dreck bis an die knie, geh'n wir durch die Felder,
Ungenwaschen wie das wild, zieh'n wir durch die wälder,
Den Tournister schwer bepakt, wir wie Efel tragen,
Sehen dabei aus wie die Zigeuner ohne Wagen,
Links den Spaten, rechts 's Bewehr, so geh's täglich weiter,
Heute Militärsoldat, morgen Erdarbeiter.
Sind wir wieder 'mal zu Haus, rufen froh wir aus
Das war im Priesterwald 'ne Patcherei,
Wer da nicht Stecken blieb, hatt' Blück dabei,
Oft waren wir durchnäst und wen 's fror,
Was noch trocken blieb war der Humor.
Und in so 'nen Unterstand, da ist's gar nicht übel,
Wie die Hreing' liegen wir,mit Rock und stiebel,
Uns're Liebste neben uns, die ist schart geladen,
Wenn der Franzmnnn kommen will, geht er fort mit Schaden.
Schnarrchen tun wir um die Wett' und dannbeim Erwachen,
Darf man in dfem Pulverdamps, ja kein Licht anmachen,
Sind wir z' Haus im Felderbett, sing'n wir im Duett :
Das war im Priesterwald 'ne Pennerei,
So manche kleine Laus war auch dabei.
Wie haben wir geschimpst auf den Franzos',
Wir werden hossentlich die Biester los.
Wollten Mittags wir einmal, g'rad an unser'n Braten,
Schickten die Franzosen uns, als Dessert Granaten,
Uber uns're Artill'rie, läst sich's nicht verdriesen,
Ist im Stand' den armen Kerls, auch was vorzuschiesen.
Treffen wir per Zufall hier, die Hern Engeländer.
Streichen ihnen wir den Tag, rot an im Kalender.
Sind zu kaufe wir beim Bier, singen lustig wir :
Das war im Priesterwald. 'ne Knallerei,
Das grose Schützenfeld ist nun vorbei.
Flos auch auf uns'rer Seite sehr viel Blut,
Ein Deutscher Kriegersmann hat frohen Mut .;, ;
Ulbert Schou, 4 Kp., Landw. Brig., Erf. Bat. 25, Rgt. 1.

Dans la saleté jusqu'aux genoux, on va à travers champs
Sales comme des sauvages , on traverse les bois
Avec notre paquetage, chargés comme des mulets
Comme des bohémiens sans voiture,
A gauche la pioche, à droite le fusil, ainsi vont les jours
Aujourd'hui soldat, demain terrassier.
Serons nous un jour à nouveau chez nous, qu'on demandait
C'était Bois-Le-Prêtre, un sacré bourbier
Et celui qui n'y restait pas avait bien de la chance
Souvent trempés jusqu'à l'os et quand il gelait
ce qui restait sec, c'était l'humour,
Et dans cette situation, c'était déjà pas mal
Serrés comme des harengs, avec manteau et bottes
Notre chéri à côté bien chargé
Si les français viennent, ils repartiront avec des dégâts
On fait le pari de ronfler mais au réveil
Pas le droit d'allumer la lumière dans cette poudrière
Quand on est à la maison dans le lit de plumes
Alors on peut chanter en duo
C'était au Bois-Le-Prêtre , une sacrée chambrée
Il y avait quelques poux en prime
Ce que l'on a pu pester après les français
on espère être bientôt débarrassé de ces bestioles.
Si par hasard on veut aller à la soupe,
C'est là qu'ils nous envoient des grenades au dessert
Mais pour notre artillerie, on se laissera pas impressionner
Elle est aussi capable d'abattre un pauvre gars.
Si par hasard on rencontre ces messieurs les anglais
On leur marquera ce jour en rouge sur le calendrier.
s'il y a de la bière à acheter, alors on chante joyeusement
C'était au Bois-Le-Prêtre , une sacrée mitraille,
Mais la grande bataille est passée
Même si beau coup de notre sang fut versé
Un combattant allemand garde toujours le moral

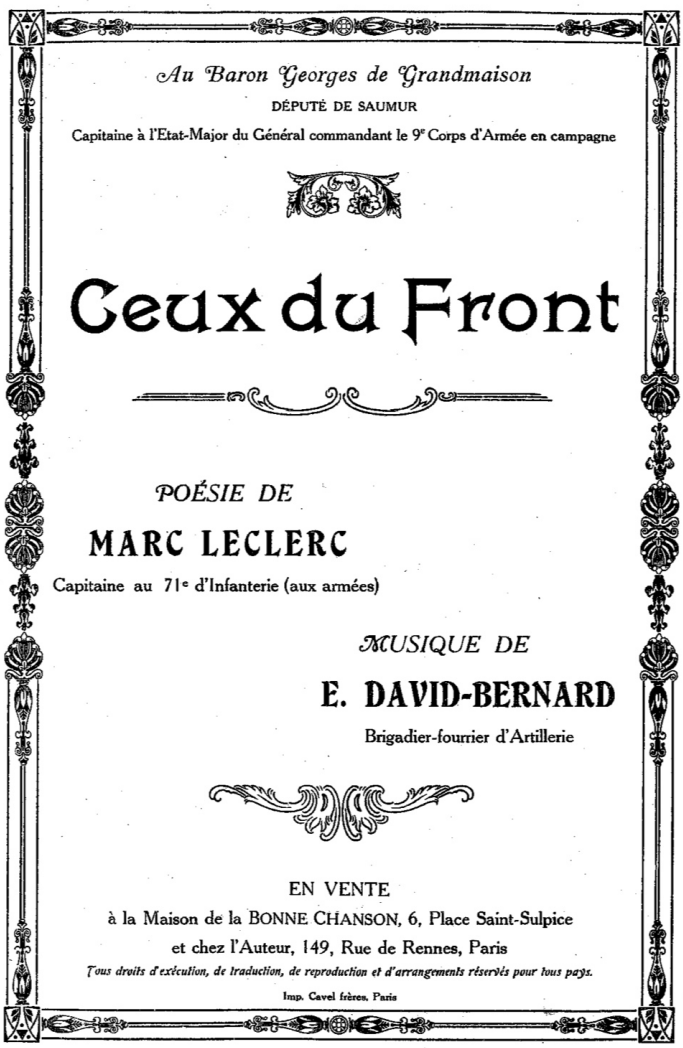
Ceux du front

Musique de E. David-Bernard sur une poésie de Marc Leclerc, la Bonne Chanson, Paris. (Archives 49 doc 241014)

La chanson est vraisemblablement de 1915 puisque dans les cahiers de l'auteur, conservés aux Archives du Maine et Loire, le manuscrit préparatoire est classé en mars 1915. On reconnaît dans ce texte la préoccupation, au début du conflit, de l'officier Marc Leclerc fervent patriote de participer à la propagande en faveur de la guerre. Rien de surprenant d'ailleurs à ce qu'elle ait été publiée par *la Bonne chanson*, revue mensuelle publiée de 1907 à 1925 sous le patronage de Théodore Botrel, le célèbre breton aux idées nationalistes et pro-guerre (voir la chanson *Rosalie*).

La fiche matricule de Marc Leclerc est disponible sur le site des Archives départementales du Maine-et-Loire, Classe 1894, matricule 1251 au bureau de recrutement d'Angers. Vues 304 et 305 sur 615. Accès direct au site. Notice sur *La Passion de notre frère le Poilu* sur http://combattant.14-18.pagesperso-orange.fr/Representer/EC02MarcLeclerc_Passion.html

Les paroles encouragent les femmes de France, *soeurs de Jeanne la Lorraine,* à accepter le départ de leurs hommes et à les soutenir lorsqu'ils partent au front.



Au Baron Georges de Grandmaison

DÉPUTÉ DE SAUMUR

Capitaine à l'Etat-Major du Général commandant le 9e Corps d'Armée en campagne

Ceux du Front

POÉSIE DE

MARC LECLERC

Capitaine au 71e d'Infanterie (aux armées)

MUSIQUE DE

E. DAVID-BERNARD

Brigadier-fourrier d'Artillerie

EN VENTE

à la Maison de la BONNE CHANSON, 6, Place Saint-Sulpice

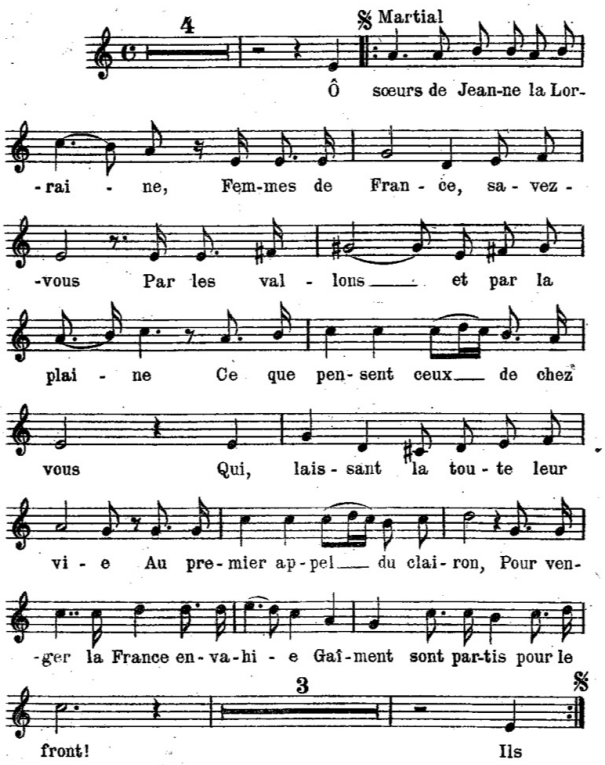
et chez l'Auteur, 149, Rue de Rennes, Paris

Tous droits d'exécution, de traduction, de reproduction et d'arrangements réservés pour tous pays.

Imp. Cavel frères, Paris

CEUX DU FRONT

Poésie de MARC LECLERC — Musique de E. DAVID-BERNARD



Ils songent que votre vaillance
Soutient la leur dans leur combat,
Que l'on puise dans l'espérance
Un courage que rien n'abat;
Et de savoir votre pensée
Toujours près d'eux quand ils s'en vont,
Leur rend la tâche plus aisée
De bien tenir leur place au front!

3

C'est pour vous, que dans la tranchée
Il griffonne sur ses genoux
Cette missive un peu tachée,
Que vous gardez d'un soin jaloux;
Le papier n'a pas belle mine,
La forme vaut moins que le fond
De la lettre qui se termine
Avec un baiser sur le front!

4

Malgré votre douleur amère,
Quel que soit le deuil de vos cœurs,
Pleurez fièrement, tendre mère,
Fille ou fiancée, épouse ou sœurs
Et vous, fidèle et douce amante
Ceux, qui jamais ne reviendront
Et que d'une étoile sanglante
La faucheuse a marqués au front!

5

Mais quand viendra le jour de gloire
Avec nos bataillons vainqueurs,
Nos morts entreront dans l'histoire
Alors, portez bien haut vos cœurs
Car le sang du héros féconde
Le sol ou d'autres renaîtront,
Pour que la France, par le monde
Puisse toujours lever le front!

E. DAVID-BERNARD, 149, rue de Rennes, Paris. D. 101 B.
TOUS DROITS D'EXÉCUTION PUBLIQUE DE TRADUCTION REPRODUCTION ET D'ARRANGEMENTS RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS
Gray. Imp. CAVEL Frres, 18, Fg St Denis, Paris.

En lâchant l'barda

Poèmes de Marc Leclerc, Paris, éditions G. Crès et cie, 1920.
Coll. Colombe Lecat-Warda

Notice sur l'oeuvre : http://combattant.14-18.pagesperso-orange.fr/Representer/EC02MarcLeclerc_Barda.html

La v'là donc finie, c'tte salop'rie d' guerre
Qu'on pensait, d'abord, qu'a n' dur' "ait qu' quéqu'jours ....
Quéqu'jours ou quéqu'moes, on n's'y trompait guére ...
Après, on a cru qu'a dur' rait toujours !
Enfin, c'est passé, les jours de misère,
Et nous v'là rentrés ... on n'est pus soldats !
« Démobilisé »... n'en v' là, d'eune affaire !
Dempis si longtemps qu' j'étions militaire,
J' vas-t-î s' ment, vanquié, savoér coument faire
Pour lâcher l' barda ?...

En lâchant l'Barda !

A mon vieux camarade le Capitaine Christian FROGE.

La v'là donc finie, c'tte salop'rie d' guerre
Qu'on pensait, d'abord, qu'a n'dur'rait qu'quéqu'jours...
Quéqu'jours ou quéqu'moés, on n's'y trompait guére...
Après, on a cru qu'a dur'rait toujours !
Enfin, c'est passé, les jours de misère,
Et nous v'là rentrés... on n'est pus soldats !
« Démobilisé »... n'en v'là, d'eune affaire !
Dempis si longtemps qu' j'étions militaire,
J' vas-t-î s'ment, vanquié, savoér coument faire
Pour lâcher l' barda ?

J' vas terjous au clou pendr' mes deux musettes :
D'pis l' temps qu'a s' trimball', a n'ont mérité
D' se r'pouser ein p'tit aussi ben qu' leû' maît'...
Qui dira jamais tout c' qu'a n'ont porté :
Des guernad', du pain, des paires d' chaussettes,
Des paquets d' pans'ment, des paquets d' tabac,
Des boétes d' consaro', du papier à lett'...
A m' servaint, vantié, d'ormoér' coum' de maîte : (1)
On m'nait sûs son dos sa maison complète
En portant l' barda !

Et pis, voilà cêr au bout d' sa bricole
C' sapré vieux bidon, et son frére l' quart :
Is n'ont guér' souvent quitté mon épaule...
C' qu'is n' n'ont vu passer, des litres d' pinard !
J'y ons bu du café, du cidre, et d' la gniôle...
J'y ons meim' bu, des foés qu'on était ben bas,
D' l'iau javelisée... ou l'iau des rigoles...
J' me l' rappell' terjous, et qu' c'étaint point drôle :
Quand ya pus d' pinard, parsoun' ne rigole
En portant l' barda !...

V'là mon vieux calot, qui m' sarvit d' casquette,
De bounet d' coton, et meim' d'oreiller,
Mon calot d' drap bleu, ben fait à ma tête,
Sous qui qu' j'ai pensé, ou ben roupillé...
Je m' souvins encôr coum' d'ein jour de fête
D' la foés qu' nout' tailleur me l'accommoda :
C'était au moés d' mars mil neuf cent dix-sept,
Qu'on créyait déjà les Boch' en défaite,
Et qu' ça s'rait pour nous eun' chous' bentoût faite
Que d' lâcher l' barda...

V'là mon casque aussit, tout plein d' cabossures :
Avant de l' crocher, j' vas n'y coller d'ssus
C't' espèce d' visièr' qu'est tout' en dorure...
Mais, pour ein « souv'nir », j'avais point, ben sûr,
Besoin d'y ajoutci c'tte bell' mirolure :
Y a sûs l' coûté gauch' la marqu' d'ein éclat
Qu' j'aurais r'çu, sans lui, en plein dans la hure...
C' jour-là, j'ai manqué, p't-êtr', la « fin' blessure »
Mais p't-êt ben aussit eun' magnièr' trop sûre
De quitter l' barda !

Et pis me v'là, moé, que j' sés là qui cause...
J' vas-t-y, moé aussit, m'accrocher au mur ?
Quant' on a trimé, faut ben qu'on se r'pose...
Oui, mais faut aussit, et ça s'ra p't-êt' dur,
R'coummencer sa vie... I faut qu'on s' dispose
A r'trouver souvent, en c' nouveau combat,
Ben des tas d'épin' pour point guér' de roses !
Y a qu' quant' on est môrt qu'on peut fair' la pause,
Et, tant qu'on vivra, faudra, la meim' chose,
Ployer sous l' barda !

MARC LECLERC.

(Reproduction interdite aux journaux non abonnés à la Société des Gens de Lettres).

Les tourneuses d'obus

Paroles de Jules Mauris, musique de Vincent Scotto, 1916.
Citée dans *Chanter la grande guerre, les poilus et les femmes*, par Anne Simon-Carrère, éditions Champ Vallon, 2014.
Article dans *La fleur au fusil, 14-18 en chansons,* de Bertrand Dicale, Edtions acropole, 2014, pp. 86-87
A écouter : http://nvx.francebleu.fr/chansons-guerre-14-18/tourneuses-d-obus/

I. – On n'est pas inutiles,
On n'est pas embusquées,
On a les bras dans l'huile,
On est dure au métier.
Nous avons des ampoul's aux mains,
Et nous somm' des femmes pas fragiles,
C'est nous qui f'sons dès le matin,
Des soixant'quinz' ou des cent vingt
Poussant l'burin !

Nous somm's les tourneuses d'obus
Les mômes des Poilus
On est pas des duchesses
On peut nous voir dès le matin
Nous cavaler au turbin
Et tout le jour à l'atelier
On cisèle l'acier
Comm' des homm's à la r'dresse
On peut dir' qu'ell's jett'nt leur jus
Les tourneuses d'obus.

II. – Nous gagnons la brigfaille,
Des vieux à la maison,
L'homme est à la bataille,
Il faut bien bien qu'nous bouffions.
En donnant la crout' aux moutards
C'est nous qui faisons la mitraille
Que nos gars envoient aux boch'mards
Pour leur z'y rentrer dans le lard
Ou bien autr' part !

III. – Quand la guerr' s'ra finie,
Qu'nos poilus reviendront,
Notre tache accomplie,
A la gar' nous irons.
Nous leur dirons plein' de fierté :
On va reprendre notre vie,
Reprends ta place à l'atelier,
Nous les femm's on r'tourne au foyer
Pour te choyer !

Non, non, plus de combats

Anonyme 1917

Extrait du cahier de chansons de Clément Robini du village de Belvédère près de Nice.
Se chante sur l'air de la chanson de Montéhus *Gloire au XVIIeme*, en référence au régiment d'infanterie qui refusa de tirer sur les vignerons révoltés en 1907 près de Narbonne.
Musique de Roger Chantegrelet et Pierre Doubis.
Cité par Marc Robine, Anthologie de la chanson française, la tradition, pp.324-325, Albin Michel, 1994.

Mais voilà qu'on nous parle de guerre
Sous le joug venu du genre humain
Va falloir gagner nos frontières
Et risquer la misère et la faim.
Iras-tu, selon le sort des astres
Risquer ta peau ou tuer ton prochain ?

Non, non, plus de combats !
La guerre est une boucherie.
Ici, comme là-bas
Les hommes n'ont qu'une patrie
Non, non, plus de combats !
La guerre fait trop de misères
Aimons-nous, peuples d'ici-bas,
Ne nous tuons plus entre frères !

Ouvrier travaillant à l'usine,
Toi qui vis tranquille dans ton foyer
Pour combattre les races voisines
Va falloir quitter ton atelier.
Iras-tu, selon le sort des astres
Risquer ta peau ou tuer ton prochain ?

Les canons, les fusils, les baïonnettes,
Ce ne sont pas des outils d'ouvrier,
Ils en ont, mais ceux-là sont honnêtes
Et de plus ne sont pas meurtriers.
L'acier d'un couteau de charrue
Vaut mieux que celui d'un Lebel,
L'un produit tandis que l'autre tue,
L'un est utile et l'autre criminel